

Samedi 30 sept 2017

Saint-François

« LE MONDE EST DEVENU UN VILLAGE, PARAÎT-IL ! »

PRIERE

Dieu notre Père, nous cherchons dans les Écritures des traces de ton itinéraire parmi nous, toi qui t'es fait homme en Jésus-Christ. Son passage ouvre un chemin que nous souhaitons prendre à sa suite. Aussi nous t'en prions, envoie sur nous ton Esprit pour que les Écritures ne restent pas lettre morte, mais qu'elles nous parlent.

Amen

MARC 6,1-3

¹Jésus partit de là. Il vient dans sa patrie et ses disciples le suivent.

²Le jour du sabbat, il se mit à enseigner dans la synagogue. Frappés d'étonnement, de nombreux auditeurs disaient : « D'où cela lui vient-il ? Et quelle est cette sagesse qui lui a été donnée, si bien que même des miracles se font par ses mains ? »

³N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, de Josès, de Jude et de Simon ? et ses sœurs ne sont-elles pas ici, chez nous ? » Et il était pour eux une occasion de chute.

Le monde est un village, dit-on !

Vous y croyez, vous ?

Jusqu'alors, lorsque l'on parlait de la terre, on aimait à imaginer ses extrémités lointaines.

Et l'on aimait penser le bout du monde hors de portée.

Lorsque l'on pense à la terre, on pense à des explorateurs, des conquérants, des naufragés, des drames et des mythes.

Notre inconscient est peuplé d'épopées et d'odyssées.

Celle d'Homère, de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, d'Amerigo Vesputi, de Bartolomeu Dias qui découvre le cap de bonne Espérance.

À l'école on apprenait à lire en évoquant Stanley et Livingstone.

Sans compter les expéditions d'Amundsen, celles de Sir Edmund Hillary, celle des Piccard.

Le Kon-Tiki.

Dans notre esprit, pas de doute, la terre est immense.

Avec ces océans et ces chaînes de montagnes difficiles à franchir, ces déserts hostiles, ces régions inhospitalières, balayées par des vents violents, autant d'espaces inhabités.

Le monde est un village.

Fini donc le vaste monde.
Le voilà réduit à un mouchoir de poche.
Tout est devenu si proche.
À portée de main.

On associe au village des mots.

Celui de proximité, de la convivialité, de simplicité.
Au village, on entend des bruits que l'on n'entend plus nulle part
ailleurs.

Le troupeau qui rentre à l'écurie.
Le bruit des sabots du cheval sur le sol.
Le bruit des cloches.

Le village éveille la nostalgie.

On pense à sa taille humaine.
Qui favorise – pense-t-on la solidarité, une certaine bonhomie, une
humanité en d'autres termes.
À l'opposé de la mégalopole, anonyme.
Bruyante.
Stressante.

Si le monde était un village ?
À quoi ressemble-t-il : Heidiland ou « Club med ».

C'est sûr, le village revêt un côté « cocon ».

Rassurant.

Mais méfions-nous !

L'idéalisation nous guette et nous aveugle.

Dans un village, tout n'est pas rose.

Tout se sait.

On s'observe.

On connaît les moindres faits et gestes des uns et des autres.

On s'épie.

Les rumeurs circulent vite.

Les non-dits sont assourdissants.

Et les rancœurs peuvent être tenaces.

Dans l'Évangile, l'esprit villageois se fait entendre par ses mots et ses regards que l'on imagine méfiants :

« ³n'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, de Josès, de Jude et de Simon ? et ses sœurs ne sont-elles pas ici, chez nous ? »

Jésus vit son ministère dans une société rurale, faite de villages et d'esprit de clocher.

On connaît Jésus.

On l'a vu naître, on l'a vu grandir.

Il est d'ici, pour qui se prend-il ?

D'un bout à l'autre des évangiles, on scrutera les moindres faits et gestes de Jésus.

On guettera ses faux pas.

Depuis longtemps, l'air est connu :

« Au village, sans prétention
Les brav's gens n'aiment pas que
l'on suive une autre route qu'eux.
Tout le monde médite de lui.
Sauf les muets, ça va de soi »

Le monde est un village, dit-on !

Et c'est vrai ma foi que l'on est au courant de tout.

Enfin presque.

Pyongyang est devenu la banlieue de Lausanne.

On connaît « Kim Jong Un » et même son sobriquet : « Rocket-man ».

On sait tout de lui, ou alors on croit tout savoir.

Sur nos écrans, le monde ne cesse de défiler.

L'internet réduit les distances et change notre rapport au temps.

Le monde est un village, dit-on !

Allons donc ... fadaise que tout cela !

Le monde n'a rien d'un village.

« Notre monde n'existe pas ».

Car en fait notre monde est fait de plusieurs mondes.

Des mondes qui naissent et qui disparaissent.

Des mondes qui parfois s'ignorent sans jamais se rencontrer et parfois se côtoient de loin.

Des mondes qui parfois se confrontent et s'affrontent.

Comme en ces temps troublés.

Aujourd'hui le monde ressemble plus à un archipel qu'à un village.

Un archipel composé d'innombrables îles.

Avec ses clans.

Ses tribus.

Ses communautés, ses identités.

À chacun ses rites, ses langages, ses coutumes.

Ses communautés se déploient avec ses codes, ses valeurs, des modes de vie et finalement deviennent des mondes à part.

Et qui cohabitent parfois avec peine.

Les cyclistes pestent contre les conducteurs de voiture et réciproquement.

Les «vegans» dénoncent les mangeurs de viandes et réciproquement.

Les juniors jaloussent les seniors et réciproquement.

Les croyants jugent les non-croyants et réciproquement.

Les hommes se défient les femmes et réciproquement.

Non, définitivement non ! Notre monde n'est pas un village.

C'est une grappe d'archipels.

Une immense grappe d'archipels.

Aujourd'hui, cette prédication est la dernière en présence des échelles.

Lundi elles seront démontées et évacuées.

Ce n'est pas trop tôt diront certains !

Certains pensent que l'on veut faire de Saint-François une galerie d'art.

Qu'ils se rassurent : le projet de l'esprit saint l'affirmait dès le départ, son objectif était d'être une Église.

Une Église vivante.

Et aussi un lieu d'échange.

Un lieu de dialogue, de rencontre entre la théologie et l'art contemporain sous toutes ses formes.

L'art contemporain et la théologie, ce sont précisément deux mondes qui habituellement s'ignorent, ne se rencontrent plus, ou se méfient l'un de l'autre.

Depuis que les échelles de Sandrine Pelletier ont investi la nef de l'église de Saint-François, elles ont obligé tout le monde à se déplacer.

À élargir son regard.

À être curieux.

Les visiteurs bien sûr.

Mais vous aussi ... et moi également.

Je vous remercie de vous être laissés déplacer, de bonne ou de mauvaise grâce.

Depuis le 22 juin, il a été donné à tous ceux qui se sont relayés pour accueillir les visiteurs de faire des rencontres inattendues, imprévisibles, parfois tendues, mais toujours riches.

Et pour ma part, je pense que depuis que je suis pasteur – depuis trente ans – je n’ai jamais eu l’occasion d’expliquer en quelques mots ce qu’était la Réforme.

Ce fut intense et passionnant.

Dans notre Église, dans nos paroisses, je crains que beaucoup se sentent investis d’une mission : remettre l’église au milieu du village. Ou alors, tenir cette position héritée.

Mais comment remettre l’église au milieu du village quand il n’y a plus de village.

Je n’ai pas peur de le dire « l’esprit de clocher » n’a aucun avenir.

L’avenir de l’Église je le vois ailleurs, dans le génie civil.

Vous savez le génie civil, l’ingénierie qui construit des ponts.

Des tunnels.

Des routes et des chemins pour servir les besoins de la société.

Pour relier.

Pour désenclaver.

L'Église aujourd'hui a le choix.

Soit elle choisit de rester un monde à part.

Autrement dit un tout petit îlot perdu et ignoré au cœur d'une vaste étendue d'archipels, un ghetto.

Soit elle se lance - au nom de Jésus-Christ - à promouvoir la rencontre de ces mondes qui ne font que se côtoyer.

J'espère pour ma part que demain et après demain, l'esprit saint continuera toujours et encore à bâtir des ponts.

Des ponts que l'on se risquera à emprunter.

J'espère que demain et après demain, l'esprit saint continuera à se laisser déplacer.

Car enfin, bon sang, nous avons de qui tenir : Jésus-Christ, a été un extraordinaire pontonnier.

En ce 500^e anniversaire de la Réforme, nous dirons même notre seul « souverain pontife ».

Amen